

# Le Monaco Que J'aime

« Avec le temps, ...avec le temps, va tout s'en va  
« on oublie le visage, et l'on oublie la voix  
« le coeur, quand ça bat plus, c'est pas la peine d'aller  
« chercher plus loin, faut laisser faire et c'est très bien. Avec le temps...

Selon le Petit Larousse illustré, l'auteur de la chanson, Léo Ferré, c'était un poète compositeur anarchiste. Notre Frère Léo Ferré était aussi sujet monégasque, fils d'un croupier au Casino. On vient de donner son nom à une place à Monaco. Par la Constitution, le catholicisme est religion d'état, mais le Prince Souverain fredonne volontiers encore les mélodies de son anarchiste de sujet. Pour qui préfère toutefois la musique sacrée, il pourra, le dimanche à la messe, entendre gratuitement les plus grands chanteurs, tels Pavarotti. En passant, il faut citer notre Soeur Joséphine Baker, qui fit la gloire du music-hall dans les années folles. Elle est inhumée à Monaco. Joséphine Baker fut décorée de la Légion d'honneur. Pas pour avoir exhibé, sur scène, demi-nue, un corps d'ailleurs splendide, mais pour ses faits de guerre durant la Résistance française. Ruinée par ses oeuvres charitables, notre Soeur fut discrètement secourue par une autre Américaine, la Princesse Grace, dont le père fut vénérable d'une Loge de Philadelphie.

Il faut remonter un peu dans le temps. Les gens sérieux s'accordent pour attribuer la fondation de la Confédération helvétique, en 1291, au sinistre désœuvrement que nous autres francs maçons combattons vigoureusement par la religion du travail. On sait que trois robustes luronnes, Mesdames Fürst, von Melchtal, et Stauffacher, voulaient vaquer en paix à leurs nettoyages du samedi, à la « putzete », comme on dit là bas. « Va donc retrouver tes copains!

» C'est ainsi que, désœuvrés, les foins étant rentrés, se trouvant à trois seulement, nombre insuffisant pour une partie de cartes, les trois hommes montèrent sur la prairie du Grutli. On connaît le reste.

Six ans plus tard, en 1297, scène sans doute comparable à Gênes, chez la belle Madame Grimaldi. Empruntons aujourd'hui, si vous le voulez bien, les belles rues médiévales et voûtées qui à Monaco conduisent à la Place du Palais. Notre Frère Stendhal n'y serait pas dépaysé pour récrire sa « Chartreuse de Parme ». La relève de la garde est terminée. Les milliers de touristes rejoignent leurs autocars et leurs méga-paquebots venus de toutes les parties du monde. On peut maintenant s'approcher d'une statue de couleur noire, un peu à l'écart. C'est un moine, François Grimaldi, le fondateur de la dynastie actuelle. Ses compagnons et lui, déguisés en religieux, cachant des armes sous leur robe, saisirent la citadelle en trucidant la garnison génoise. Pour cette ruse de guerre, François Grimaldi reçut le surnom de LA MALIZIA, « la Malice » ou « le Rusé ». Depuis lors, parfois sous des protectorats divers, les Grimaldi se sont maintenus propriétaires de Monaco. En 1997, on a célébré les sept cents ans de leur règne. A cette occasion, la communauté suisse, pour lors curieusement présidée par le chanteur Bob Azzam, ancien propriétaire du Maxims de Genève, a offert à Rainier III une monumentale sculpture, oeuvre de l'artiste genevois André Bucher. Durant tous ces siècles, la plupart des Grimaldi ont

mérité le surnom décerné à leur ancêtre François, « LA MALIZIA ». Comme dans la dynastie financière des Rothschild, du reste beaucoup plus récente, l'une de leurs forces a été de placer chaque membre de la famille au poste lui convenant le mieux. Les Grimaldi modernes sont passés maîtres dans les Relations Publiques et le Marketing. Ils n'ont pas de rivaux dans les autres cours princières ou royales, qui tentent souvent, sans succès, de les égaler. Tout récemment, la Principauté du Liechtenstein a fait appel à un « looker » international de renom pour tenter de doré ou de redorer son blason; il est douteux qu'elle y parvienne. Même les déboires conjugaux des princesses Grimaldi ont un parfum d'envoûtement médiéval: on rappelle opportunément qu'au quatorzième siècle, une maîtresse malheureuse d'un prince prédit que plus jamais un Grimaldi ne serait heureux en ménage.

Voici cent cinquante ans, Monaco s'étendait jusqu'à la frontière italienne actuelle, avec les villes de Menton et de Roquebrune qui, par l'agriculture, fournissaient le plus clair des ressources des princes, et croulaient sous le poids des impôts. D'où révolte, puis sécession, jusqu'à ce que Napoléon III raffe la mise et annexe les cités sécessionnistes. Une fois de plus, l'impôt avait tué l'impôt, comme on dit. Privée des neuf-dixièmes de sa surface, Monaco n'était plus guère qu'un rocher, avec une méchante bourgade médiévale, délabrée, avec tout au plus douze cents habitants. Seule la culture des violettes, des

olives, des oranges et surtout des citrons, procurait de maigres ressources. Là où passe maintenant le célèbre Grand Prix automobile de Formule 1, seul parcours au monde en pleine cité, c’est la garrigue et les cailloux. Mais un Grimaldi trouve la solution: l’introduction des jeux de hasard, couplée avec l’exemption des impôts directs. Cinquante ans après, à la veille de la Première Guerre Mondiale, c’est la prospérité: vingt-cinq mille habitants peuplent la ville de Monaco, et la nouvelle cité de Monte-Carlo. La haute société du monde entier s’y donne rendez-vous. En dehors du jeu, elle trouve une trépidante vie culturelle, musicale, scientifique, avec le célèbre Musée océanographique, et bien d’autres attractions de haut niveau.

L’entre-deux guerres n’apporte que peu de changement, avec ses « années folles », et la soif de vivre après le terrible cataclysme. Mais à la fin de la Seconde guerre mondiale, changement total de décor. Les jeux périlicent, et la splendeur d’antan n’est plus qu’un souvenir. De nouveau, un Grimaldi va redresser la barre.

C’est le prince actuel, Rainier III. En accédant au trône en 1949, Rainier, qui a alors vingt-six ans, sait où il va. Il est instruit, sérieux, travailleur; courageux aussi: durant la dernière guerre, engagé volontaire. Il lui faudra une autre sorte de courage pour faire remonter la pente à son pays. Plusieurs années d’études en Suisse, à l’institution du Rosey, à Rolle, dont il est bourgeois d’honneur, l’ont amené à admirer la ténacité des Helvètes, mais aussi à se méfier de leurs travers. C’est ainsi qu’il a étudié les raisons pour laquelle la Suisse, autrefois le berceau et la Mecque

de l’industrie touristique de luxe, a subi le lent déclin de cette activité. Il faut attirer à Monaco de nouveaux étrangers, dont les goûts ont évolué, et aussi promouvoir le tourisme de congrès. Il ne veut pas ratisser tous azimuts. Les « congés payés » français, introduits en 1936, ne sont pas pour la Principauté, et, actuellement encore, Monaco ne compte ni campings ni caravanings.

L’exemption fiscale demeure L’incitative, mais elle n’est pas suffisante. D’autres paradis fiscaux ont vu le jour, tant il est vrai que s’ils existent, c’est parce que, d’abord, on a créé des enfers fiscaux. En plus, il faut la sécurité totale, voilà le maître mot. Les habitants doivent se sentir en pleine sécurité, et les femmes pouvoir porter leurs bijoux nuit et jour. On organise donc un système sécuritaire unique au monde: caméras partout, forces de police nombreuses, efficaces et surentraînées, lois pénales beaucoup plus rigoureuses que dans les pays voisins. Si l’on entend souvent des détonations durant les belles nuits monégasques, ce sont celles des nombreux feux d’artifice.

Les nouveaux habitants comencent à affluer, chassés par les premiers terroristes, en Italie par exemple. Rainier épouse l’actrice américaine Grace Kelly, femme de coeur et de caractère, réellement femme d’exception. Près d’un quart de siècle après son tragique décès, son souvenir demeure très présent à Monaco. Dès le mariage, les visiteurs affluent en Principauté, souvent à bord de paquebots de croisière qui amènent maintenant chacun plus de trois mille passagers.

Du courage, et de la poigne, il Den faut aussi à Rainier pour s’affranchir du joug financier de l’armateur turco-grec Aristote Onassis, qui toise avec condescendance « le petit prince » comme il l’appelle. A bord de son yacht se presse la jet-set du moment, et aussi Maria Callas, Winston Churchill, et la veuve du président américain, Jacqueline Kennedy, dont Onassis fera son épouse. Avec l’aide de juristes lausannois, Rainier trouve le moyen de renverser Onassis. Lutte passionnante, homérique et machiavélique, dont le récit nous entraînerait trop loin.

Rainier peut dès lors se consacrer à ses grands projets, que d’aucuns qualifieront de pharaoniques, mais qui, tous, seront de fructueux investissements. Le « prince bâtisseur », c’est le surnom que ses sujets lui décerneront au cours des décennies.

Car il faut loger les nouveaux habitants. Il ne reste pas un mètre à bâtir. D’abord, on enfouit la gare et le chemin de fer. Une nouvelle gare gigantesque, sera créée. Ensuite, pris sur la mer, de nouveaux quartiers surgissent, augmentant de vingt pour cent la superficie du pays. Des centres de congrès aussi, parmi les plus grands d’Europe, partiellement immergés. Une digue d’un demi-kilomètre de long, pour les grands paquebots de croisière, dont chacun amène plusieurs milliers de visiteurs. En même temps, on construit en hauteur; de nombreux gratte-ciels, dont les trente-quatre étages font surnommer Monaco le nouveau Manhattan, ou le nouvel Hong Kong; pour le reste, les envieux, il n’en manque pas, parlent de principauté d’opérette, ou de Disneyland.

**M**onaco compte plus de trente mille habitants, dont cinq mille citoyens monégasques seulement, soit quinze pour cent, qui certes non dénués d’humour, font semblant de s’étonner des craintes ressenties par les Suisses, par exemple, devant les risques d’une immigration incontrôlée. Ces citoyens monégasques bénéficient de nombreux avantages : priorité dans tous les emplois, logements subventionnés, par exemple. Pour devenir monégasque, sauf exceptions rarissimes, il faut être là depuis plusieurs générations.

**P**our chacun, la vie de tous les jours est agréable. Des bus très fréquents, irréprochables et climatisés, permettent de se passer de voiture. La propreté des rues est exemplaire. Le coût de la vie est semblable à celui de la France. Le prince a voulu qu’un Carrefour géant s’établisse en Principauté. Pour qui préfère acheter son alimentaire au marché, il suffit de déposer ses achats à un guichet dans le marché même: de souriants employés vous les livrent à domicile, gratuitement, après vous avoir demandé l’heure qui vous convient le mieux.

**E**n passant, on peut mentionner que Monaco compte davantage de banques que Genève; toutes les banques suisses importantes y sont présentes.

**R**ainier a aujourd’hui quarante-vingt-un ans. Son fils Albert est déjà aux commandes d’un certain nombre de postes, depuis longtemps. S’il n’avait pas de postérité, la Constitution monégasque, très souple, permettrait à sa soeur Caroline, une femme de tête, ou à l’un de ses enfants, de prendre le relais. Albert a hérité des qualités

de son père et de sa mère. Sa ténacité est déjà légendaire. Grand sportif, comme son ancêtre Albert 1er, le « prince navigateur », qui chassait le bison avec un franc-maçon nommé Buffalo Bill.

**D**e longues années, malgré les plaisanteries, il a pratiqué le bob de compétition, jusqu’à obtenir une médaille olympique. Actuellement, Monaco organise chaque année, sur terre ferme, un championnat mondial de poussée de bob, qui connaît un franc succès. Infatigable, Albert participe à toutes les manifestations caritatives. Même notre regretté Frère Homy Meykadeh, premier vénérable de notre Atelier, grand sportif aussi et responsable des oeuvres Sociales de Genève, aurait été admiratif.

**L**es activités charitables sont souvent étroitement liées à la vie mondaine. Monaco ne fait pas exception, bien au contraire. Voici quelques semaines, la Croix Rouge monégasque donnait son gala annuel. « Donner » est un euphémisme: Notre Frère Henri Dunant, qui a son avenue à Monaco, aurait été bien surpris : chacun des neuf cents convives a payé mille € pour le couvert, boissons non comprises, pour pouvoir contempler la famille princière au grand complet. Quelques jours auparavant, trois amis me téléphonaient, séparément, de l’étranger. Un peu embarrassés : « tu vois, Roger, ma femme m’a demandé s’il est vrai que Stéphanie de Monaco divorce ? Tu comprends, elle lit cette presse people, et ce divorce faisait la une. » Je leur ai donné la confirmation souhaitée, en citant tout de même, de mémoire, ce que disait André Frossard : »les femmes, qui cumulent souvent les obligations du travail, des charges du foyer, et le

souci des enfants – parmi lesquels on peut compter leur mari - vivent les réalités quotidiennes plus durement que les hommes. Toutes les femmes ont une vocation de princesse, et toutes devraient l’être chez elles. Elles liraient sans doute moins de ces journaux « people »... fin de citation. Excusez-moi de cette digression, surgie sans doute à la suite du « jeudi de l’été » consacré aux tenues blanches.

**P**olitiquement et géographiquement, Monaco est entourée par la France. Historiquement et culturellement, c’est une tout autre affaire. Le département des Alpes-Maritimes, qui enserme la principauté, n’est pas la Provence. Par le caprice des bureaux parisiens qui ont découpé la France en vingt une régions, les Alpes Maritimes font partie de la PACA, harmonieuse abréviation de PROVENCE-ALPES- COTE D’AZUR, sorte de mariage de la carpe et du lapin. Les Monégasques s’intéressent davantage à la vie politique italienne que française, et ils sont rassurés de savoir que Silvio Berlusconi, autrefois membre de la loge P2, et vendeur d’aspirateurs à poussière, est l’homme le plus riche d’Italie, garantie peut-être, qu’il ne se remplira pas autant les poches que d’autres...Pour des raisons politiques parisiennes, le TGV s’arrête à Marseille. Monaco fait vivre quarante mille travailleurs étrangers, en majorité des Français. La nuit, il y a trente mille résidents, la journée plus du double: dans les hôtels, chez les particuliers, dans les administrations, mais aussi dans les nombreuses usines non polluantes : chimie, parfums, par exemple.

**L**a culture : la langue monégasque est d’origine ligurienne et génoise, avec de rares emprunts au français; ce n’est pas du provençal. Le monégasque est obligatoirement enseigné dans les écoles. Culture encore: la cuisine monégasque, savoureuse, n’est pas provençale non plus, mais ligurienne aussi, avec de nombreuses spécialités locales : barbagians, socca, boudin aux herbes, moules frites en beignet, les treize desserts de Noël, et tant d’autres... Culture encore: la qualité des écoles est considérée comme très haute.

**L**’arrière-pays est souvent méconnu des étrangers qui s’agglutinent sur la Côte d’Azur. Villages nichés dans des forêts denses aux essences variées, les rivières, les torrents, les cascades. Et les « villages perchés »: vus de loin, ces nids d’aigle étonnent par la hauteur de leurs maisons. Les façades sont étroitement collées les unes aux autres; elles forment un véritable rempart qui épouse toutes les sinuosités du relief. A l’intérieur, on s’égare dans un dédale de rues étroites, d’escaliers et de passages couverts. A un quart d’heure de Monaco, et des massages à la poudre de diamant pour les femmes de la jet-set, Sainte Agnès, le village de littoral le plus haut d’Europe. Et au détour d’une petite route, Saorge: illusion complète, le paysage, les maisons dressées: on est au Tibet. Il faudrait aussi dire les merveilles des chapelles peintes, d’apparence modeste, mais dont les murs sont revêtus de somptueuses peintures exécutées aux quatorzième et quinzième siècles par des artistes souvent itinérants...

**V**ision idyllique, à la manière de la Suisse du dix-neuvième siècle, ou du Heidiland du vingtième

me ? Tant s’en faut. Dans l’arrière-pays, la vie est difficile, âpre, rude. C’est vrai qu’à une heure de Monaco, quelques stations de ski, à deux mille mètres d’altitude, donnent du travail en hiver, et un peu en été, avec un ou deux golfs les plus hauts d’Europe. Sinon, l’élevage des moutons qui, affolés, plusieurs fois par année se jettent en bas des ravins, affolés par les loups récemment réintroduits, et protégés par la convention internationale de Berne. Les petites routes, pour la plupart impraticables en hiver, sont souvent coupées en été par les éboulements; cela contraint les villageois, qui ont trouvé un gagne-pain en ville, à des détours de plusieurs heures. Plus fortuné, le touriste qui dispose de quelques jours pour aller en voiture de Genève à Monaco, par Thonon, pourra emprunter la « route des grandes alpes », à travers cinq parcs nationaux, et seize cols, dont six à plus de deux mille mètres d’altitude.

**M**ais, sitôt la neige partie, chaque village, le plus petit hameau, est en fête: processions, fêtes votives, concours de tous genres: certains petits villages ont une vie artistique intense, car nombre d’artistes renommés viennent se ressourcer quelques jours, en renonçant à se faire payer: musiciens, orchestres classiques ou de musique moderne, peintres, sculpteurs. On reconstitue pour quelques jours l’épopée de la « route du sel » d’autrefois, où trois mille mulets convoaient le sel de la Méditerranée jusqu’à Turin, à travers les cols escarpés. En été, on dénombre plus de cinq mille manifestations de ce genre. La vie associative est intense. Et puis, il y a la chasse, la pêche, les champignons, et le nouveau sport, les via ferrata. La joie de vivre est alors au rendez-vous,

loin des paillettes du strass et du clinquant. Et certains villages entreprenants, amoureux de leur passé, confiants dans l’avenir, réussissent à faire revenir un boulanger, un épicier, à rouvrir l’école fermée depuis des décennies.

Frère Roger J.